



Le triomphe de Rihoit

*L'écrivaine française Catherine Rihoit était l'invitée d'honneur du Salon du livre de Québec, où elle présentait son dernier livre, **Regards de femmes**, un reportage sur l'amour. Pour Michèle Roy, qui l'interviewait, Rihoit talentueuse et prolifique, est une vraie « Bretecher du roman ». En plus féministe.*

par Michèle Roy

Une manière de pop-star, oui, mais de l'écriture. Tout y concourt : l'âge, la fin de la trentaine ; les débuts publics fracassants à l'émission *Apostrophes* en 1978 ; les succès en série ; le soutien de la presse qui l'adore ou la hait, c'est bien semblable ; un rythme de production effréné ; une présentation quasi écrasante sur toutes les scènes : revues populaires ou spécialisées, journaux, cinéma, romans, enseignement.

Une espèce de pop-star, oui, mais tout public. Elle a confessé un transsexuel, fait roman le scénario du film d'Ettore Scola, *La nuit de Varennes*, écrit un feuilleton d'été pour *Le Monde* ; elle anime la revue

Roman et signe des articles dans *Marie-Claire*.

Catherine Rihoit est Française, bien sûr. Mais surtout parfaitement adaptée. Capable d'un romanesque qui saccage tous les conformismes, sans cesser de faire rêver. Elle a développé une écriture semblable à sa parole, pleine de tendresse, et un style rapide, extrêmement travaillé, qui attaque en riant. La façon américaine appliquée à l'univers français.

Catherine Rihoit : J'ai toujours voulu écrire mais j'ai vécu des périodes de doute, d'abord parce que, jeune, on m'a répété à l'école, partout, que les écrivains ne sont pas des femmes, que ce qu'elles écrivent

est nécessairement mauvais, secondaire. Quand je disais, adolescente, que je serais plus tard romancière, on me riait au nez. Alors j'ai appris à me taire et j'ai carrément cessé d'écrire.

Puis je me suis mariée à 17 ans et l'année suivante j'ai eu un enfant. Je devais à la fois gagner ma vie et poursuivre des études, de sorte que pendant quelques années il m'était tout simplement, matériellement, impossible d'écrire.

À 23 ans, j'ai obtenu un poste de professeur et j'ai commencé à écrire mon premier roman, *Portrait de Gabriel*. Les circonstances étaient favorables : je gagnais correctement ma vie, mon fils

était un peu plus âgé et, surtout, je divorçais. Il est beaucoup plus facile d'écrire quand on ne vit pas avec un homme, dans une vie de couple traditionnelle. Dès lors, pour reprendre l'expression de Virginia Woolf, j'avais une «chambre à moi». J'ai mis deux ans à terminer ce premier roman, deux autres à le publier. Le suivant, *Le bal des débutantes*, paru en 1978, a été mon premier succès de librairie. Depuis, il y en a eu cinq autres.

LVR : Dans vos romans, des jeunes femmes naïves, Isabelle, Stella, Framboise, sont aux prises avec un nouvel aspect de la réalité et jettent sur le monde un regard né de leur malaise. Est-ce bien le cheminement de toutes les narratrices ?

CR : Je suis certainement une romancière de l'angoisse et du malaise, des thèmes qui m'intéressent puisqu'ils rendent compte d'états que nous vivons toutes. Les anecdotes et situations diverses de mes romans expriment, sur un plan symbolique, le malaise que chacune ressent, l'idée de ne pas être assez bien, pas aussi bien que les hommes, et de vouloir être acceptée à tout prix.

Cependant je veux aussi montrer l'envers, les hommes de plus en plus mal à l'aise aujourd'hui face aux femmes. Elles changent et eux ne savent pas très bien s'en sortir. D'ailleurs, dans *Portrait de Gabriel* et *Les petites annonces*, le personnage principal est, par choix, un homme. J'ai voulu explorer la psychologie masculine et me détacher de cette tradition de la romancière qui n'a le droit d'écrire que sur des femmes, alors que si vous êtes un romancier... Je pense qu'accéder à une maturité de romancière, c'est porter aussi des personnages masculins, nourris d'un vécu féminin mais surtout de cette espèce d'être androgyne que devient tout-e écrivain-e véritable.

Le récit retrouvé

LVR : Vos romans, surtout les plus récents comme *La favorite* et *Le Triomphe de l'amour*, appartiennent au récit romanesque, mais un romanesque actuel, alimenté par l'humour et un discours direct. Peut-on parler d'un nouveau réalisme ?

CR : Être romancière implique d'abord l'observation. J'aime beaucoup observer les gens, les écouter, les deviner. Je n'écris pas de romans réalistes ; j'utilise le réalisme pour obtenir un effet de grotesque ou de caricature. Je fais, si vous voulez, de l'hyperréalisme, et mes romans marquent, comme d'autres publiés en France actuellement, un retour au récit.

Depuis le début du 20^e siècle, il y a eu plusieurs mouvements d'écriture en France et tous avaient en commun une

destruction du récit et même des personnages. Ils ont eu une utilité dans la mesure où ils cassaient récit et personnages pour mieux travailler la langue, pour qu'elle apparaisse comme une préoccupation principale. Aujourd'hui ces acquis existent et j'en suis solidaire, mais je pense que ce travail exclusif sur la langue commence à tourner en rond et qu'il produit souvent des romans exsangues que le public n'aime pas parce qu'ils sont trop difficiles à lire et qu'ils n'ont pas tous le génie des textes de Butor ou Robbe-Grillet.

Selon moi, ces mouvements ont aussi entraîné une perte : la grande tradition romanesque française a été cassée, ce qui n'a pas été le cas dans les pays anglophones ou en Amérique du Sud, par exemple.

Je cherche, comme d'autres romanciers-ères collaborant à *Roman*, à synthétiser cette double tendance, travail sur le récit et sur la langue.

LVR : J'aimerais que l'on parle du langage dans vos romans, de la dynamique de la langue, très directe, très parlée...

CR : J'ai une formation de linguiste et j'enseigne la linguistique, alors je m'intéresse énormément au langage et, dans mes romans, à l'évolution du français tel qu'il se parle aujourd'hui. J'aime beaucoup jouer avec les codes, faire intervenir tous les registres du langage, plutôt qu'employer un langage unifié, soi-disant pur, classique. J'ai volontairement choisi une écriture d'innovation, un peu baroque, pour profiter de toutes les possibilités offertes...

Je cherche, en fait, un langage romanesque d'aujourd'hui, extrêmement rapide parce que nous vivons dans un monde de vitesse, aussi efficace que celui de la télévision, de la bande dessinée, des dessins animés. Je veux toucher en particulier des femmes de tous les milieux et si la vivacité de mon langage le permet, tant mieux ! Ce n'est pas un compromis : non seulement mes romans deviennent lisibles par plus de gens, plus de femmes, mais en plus ils rendent le climat de l'époque – et j'y tiens !

J'éprouve un grand plaisir quand ma concierge, ou des femmes dans la rue, me disent : «J'ai beaucoup ri en lisant votre dernier livre», ou «... je suis allée jusqu'au bout parce que ça allait vite».

Le ton de la confiance

LVR : *Regards de femmes* est un travail de journalisme la somme des reportages parus dans Marie-Claire. Est-ce la volonté de rendre compte de ce que vivent les femmes ?

CR : Oui, et j'ai voulu conserver précisé-

ment le ton de la confiance. J'en ai assez de la façon dont des tas de gens se croient permis de parler au nom des femmes en général.

Il y a déjà un progrès, remarquez : avant on disait *La femme*. Maintenant on dit *Les femmes*, ce qui suppose qu'elles ont le droit d'être des individus. Mais on dit *Les femmes* globalement, c'est une classe. Or les femmes sont différentes les unes des autres, comme les hommes. C'est pourquoi je tenais à des témoignages «individuels» et à ce que mon analyse soit une sorte de voix off reliant les différentes paroles.

C'est pourquoi je n'ai pas réécrit leur langage, pour que leurs voix apparaissent, contrairement à la pratique courante des magazines féminins, où l'on prend la parole de l'autre, où on la détourne, où à la limite on la viole.

LVR : Qui sont ces femmes ?

CR : Elles ont en majorité une trentaine d'années – ma génération, c'est assez normal – et sont de classe moyenne, mais il y a aussi des adolescentes, quelques femmes plus âgées, d'autres de milieux très modestes, deux ou trois grandes bourgeoises...

LVR : Est-ce qu'on peut dire que *Regards de femmes* donne la parole aux femmes que la romancière observe, dont elle nourrit ses fictions ?

CR : J'ai une très grande curiosité pour la vie des gens, des femmes en particulier. Quand des femmes racontent leur vie, cela prend la forme de petits romans vrais et cela m'émerveille toujours. Et j'aime écouter. Ce n'est plus à la mode aujourd'hui : on qualifie cette attitude de féminine, de «kitchen talk».

Mais moi, justement, je pense que cela fait partie d'une tradition et d'une culture féminines à mon avis importantes, absolument pas méprisables. En quoi est-ce plus méprisable que de parler politique ou de refaire le monde ? De toute façon, on ne refait rien du tout. **FIN**

Bibliographie

- Portrait de Gabriel*, Gallimard, 1977.
Le bal des débutantes, Gallimard, 1978 (également disponible en format poche Folio n° 1383).
Histoire de Jeanne, Mazarine, 1980.
Les abîmes du cœur, Gallimard, 1980 (également disponible en format poche Folio n° 1567).
Les petites annonces, Gallimard, 1980.
La nuit de Varennes, Ramsay, 1981.
La favorite, Gallimard, 1982.
Triomphe de l'amour, Gallimard, 1983.
Tentation, Denoël, 1983.
Regards de femmes, Presses de la renaissance, 1984.